

Pierre St Martin 1954

notes et souvenirs

Robert MAUER

Préface

Quelques uns ont jeté l'anathème sur les expéditions spectaculaires menées dans le célèbre abîme, déplorant le côté gratuit des dangers courus au long des ces explorations dont nulle « moisson scientifique » ne fût rapportée. . .

Qu'ils ne s'attendent pas à en trouver ici les gerbes. . .

Le gouffre exceptionnel dont il va être question a, en ses aspects immédiats, proposé matière à de suffisantes réflexions, pour que nos investigations de 1954, limitées d'autre part par le temps, n'aient pas souhaité s'étendre au delà de la constatation émerveillée des prodiges accumulés en ces lieux.

Ces quelques notes et souvenirs procèdent donc plutôt du « tourisme souterrain », et dans le cadre du bref rappel de ce qui s'est vraiment passé à la Pierre St martin en 1954, leur seule ambition a été de saisir quelques reflets des indicibles paysages de la grande caverne, et de fixer un peu de l'extraordinaire atmosphère que nous y avons connue.

Un mot encore, la parenté que l'on pourra établir entre ces lignes et des textes antérieurs sur le même sujet, est celle des variations sur un même thème.

Sur un tel sujet, planent d'inévitables images. . .

R.M.

À trois heures de marche de Sainte-Engrace, par des sentiers de chèvres, ont atteint, par mille quatre cents mètres d'altitude le col frontière de la Pierre St Martin. De ce vallon venteux que dominant les flancs pelés du *Soum de Lèche*, on découvre, vers l'Espagne un étonnant paysage de calcaires éclatants piqueté, ça et là de pins décharnés et tordus, ridicules et pitoyables comme les plaques d'un pelage galeux. Jusqu'au fond de l'horizon où trône l'altière et blanche pyramide d'Annie, c'est une gigantesque étendue de blocs foudroyés, toute bosselée et creusée de dépressions où va se nicher une herbe rase, suant l'abandon des premiers âges et la mort. C'est là-haut qu'on respire, avec les grandes rafales d'un vent pur, l'indéfinissable angoisse du désert, la certitude aigue que toute la vie du monde est, demeurée en attente, derrière soi, à la lisière des forêts.

Par beau temps, sous un ciel de l'Angelico, où virent de grands choucasc criards, tout ce chaos rissole posément dans sa grandeur, mais, sous les averses et le brouillard habituels, la désolation et l'âpreté de ce coin de terre sont sans borne. Il a vu, en des millénaires, comme en peu d'endroits au monde, les noces patientes de l'eau du ciel et du roc : le calcaire, qui partout perce les haillons herbeux garde les plaies béantes. Parmi les fissures innombrables et les rascles, baillent des gueules d'abîmes arides et impressionnantes : le *Fertel* et le grandiose *Escuret* à proximité du col, le *Trou des Corneille* sur le versant français, le profond *Trou des belges* un peu plus à l'Est, et quantité d'anonymes, explorés ou non, dont le piège mortel ne se dévoile qu'à quelques mètres.

Au fond de ces gouffres, verticaux sur 60, 80, et parfois 100 mètres, d'énormes culots de glace et de neige, livrent passage à l'eau de fonte seule, qui s'en va, de puits en puits, très profond grossir des Erèbes inconnus. Toute la région est criblée de trous. C'est la Terre Promise des tombeurs de cavernes.

Depuis le 4 août 1954, comme chaque année depuis 1951, cette province lunaire devenait pour quelques jours, par la grâce publicitaire, l'un des centres d'intérêt du monde. Les « cayolars » de pierre grise blottis à l'épaule du col, voyaient en peu de temps surgir dans leur ombre un véritable village de toile. De ces frêles habitations que molestent déjà les vents d'ouest, s'est échappé une invraisemblable quincaillerie d'agrès divers et de surprenants appareils qui montent à l'assaut, disputent aux cochons noirs quelques pouces carrés, et s'en vont envahir jusqu'au foyer montagnard du grave Lagrave. Des cris, des bruits, des mulets, des touristes, de l'agitation ; cette intrusion, ce blasphème jeté parmi les moutons houleux et leurs hiératiques bergers, c'est la quatrième expédition française au gouffre Lépineux, bruyamment contrapunctée à cette pastorale austère.

À mi-pente, en Espagne, des silhouettes affairées gravitent autour de la cuve de roc vif où soupire la gueule du gouffre. Devant le treuil de Queffélec qui veille, tapi comme un chat sur cet œil noir et oblique qui marque la frontière de deux mondes, l'on touche du doigt le cœur même de ce tout bien orchestré que constitue une expédition à la Pierre St Martin. Dans une symphonie de câbles et d'appareux s'encadre une agitation méthodique et prévue, une fièvre mesurée de mise au point méticuleuse : en un mot, la technique qui veille sur chacun des habitants de ce gouffre si peu banal. C'est bien là, autour de ce trou que l'équipe entière trouve sons sens et sa mesure, c'est là, devant ces trois cent trente mètres de vide qu'aboutissent et se cristallisent durant deux semaines les préoccupations constantes de trente hommes.

Les premiers éléments de cette expédition 1954 arrivés au col avaient trouvé autour du trou une poignée de carabiniers espagnols pourvus d'excellents mousquetons et apparemment bien décidés à faire appliquer des ordres venus de Madrid. Comme il en avait été question, les autorités es-

pagnoles, fortes du récent arbitrage qui plaçait en Navarre espagnole l'orifice du puits, s'opposaient *manu militari* à toute exploration de la désormais célèbre cavité, seules étaient tolérées les descentes et manœuvres inhérentes à la tentative de remontée du corps de Marcel Loubens presque officiellement prévue, mais au sujet de laquelle les sentiments respectifs des piliers de l'équipe étaient, et devaient rester jusqu'au dénouement fort partagés. Autre initiative déplorable : les autorités spirituelles d'outre-Pyrénées lançaient solennellement l'interdit sur l'expédition et nous priaient par là de toute participation ibérique.

Une morne consternation régnait au camp. Rompant la brume pénible d'imprécision et d'indécision de ces premiers jours, Robert Lévi courbait apparemment le front sous l'orage, expédiait une vaste missive aux fâcheux et démarrait l'ample machine.

Dûment harnaché, Casteret disparaît dans le puits sous un feu nourri des photographes de presse qui durant de longs jours n'avaient eu qu'une maigre pitance à base de visages renfrognés et d'événements anodins. En deux heures et demis, le doyen fait place nette pour les suivants, purgeant plates formes et redans de la pierraille dangereusement accumulée pendant un an. Entre deux brèves avalanches nous parviennent ses propos laconiques, amplifiés par un haut-parleur, et cette voix venue de si bas réveille les échos de la montagne.

Pendant que s'organise, au fond, l'élément avancé, Delteil met la dernière main au système de cordes et de mousquetons qui lui facilitera le convoi dans la cheminée, du container vide qui recevra un peu plus tard la dépouille de Marcel Loubens. Sa descente, qui occupe une partie de la journée du 8 août est périlleuse. Aux prises avec des problèmes très délicats, le brave fuxéen s'en tire, comme prévue, avec le minimum de paroles et une compétence absolue ; grâce à cette calme maîtrise qui le caractérise, le vieux compagnon souterrain de Casteret triomphait d'un matériel tout disposé à lâcher prise sous des efforts qui n'avaient pu être prévus.

Delteil disparu, le temps qui avait plafonné au beau fixe se gâte, et c'est alors la danse diabolique des éléments, pluie, neige, grêle (nous sommes le 9 août), en rafales terribles, sonnante le glas des tentes arrimées ou peu adaptées (Ah ! journalistes... Hélas ! Gendarmes...) et rendant fort pénible le travail ingrat de l'équipe du treuil, toujours sur la brèche.

Vers la fin de la journée, débarque le docteur Le Gall qui partagera avec Mairey les carcasses disloquées prévues au programme. Il apparaît jovial, juché sur un bourricot, sous un déluge homérique.

Le 10 août, au matin, c'est à mont tour d'entrer dans la grande aventure par l'étroit pertuis rocheux d'où monte un vent glacial. Confortablement installé dans le harnais spécial de nylon, je songe au supplice chinois qui accompagne d'ordinaire toutes les histoires de treuil, et c'est avec optimisme que je reçois, assaisonnés des dernières recommandations des deux pesants « kit-bags » traditionnels qui m'élèvent pour quelques temps

à un style « Vénus de Lespugue » très accentué.

Après quelques mètres de fissure, le gouffre s'évase considérablement, mais la descente s'effectue dans un dièdre étroit encombré de lames de corrosion et de petits surplombs en chicane. Les volumineux colis qui pendent aux suspentes se révèlent vite particulièrement inconfortables dans cette zone accidentée...La paroi fuit enfin sous un surplomb plus important, et c'est le grand talus pentu de la plate-forme de -80, où de hautes parois pincent au dessus du vide plusieurs tonnes de blocs et de pierraille. Là-haut, la lumière du jour n'est plus qu'une pâle nébuleuse.

Un peu de célérité est requise pour doubler, au rythme du treuil, la lèvre ébouleuse de la plate forme nantie par Casteret d'un solide étai qui retient quelques beaux projectiles en puissance, et la plongée reprend. Le puits s'est légèrement rétréci : c'est maintenant une cheminée presque ronde, lisse, une roche grise, ruisselante, peu sympathique. Aucune impression de grandeur, l'énorme tube se livre pas à pas, dans la seule zone de puissance de la torche électrique.

Vers -180, courte manœuvre sur les indications précises de la surface, il convient de se déplacer latéralement de quelques mètres vers la droite et d'engager au passage le câble dans une rainure profonde de la paroi ceci afin d'éviter, comme il advint à Bidegain l'année précédente, le coincement, au beau milieu du puits sous un surplomb épineux, lors de la remontée suivante. Le gouffre s'élargit ensuite, et c'est en se guidant de la pointe des doigts et des pieds tout au long d'une belle dalle lisse que l'on atteint le second relais digne de ce nom de l'interminable puits : la plate forme de -213 n'est qu'une banquette en forte pente encombrée de cailloux ; il y pleut, mais on peut, en cherchant bien y trouver quelques décimètres carré de terrain horizontal et stable, à peu près habitable. Le détail, on le verra, a son importance.

Averti par tous les témoignages vécus, et actuellement par la voix de Queffélec au téléphone, je m'attends maintenant au lever du rideau sur le dernier acte... Encore quelques mètres, le puits s'est étranglé sensiblement et dès -220, c'est une belle fissure aux parois cannelées, large de trois mètres à peine et presque intime. C'est à cette cote que commence à se manifester, venue on se sait d'où, l'ineffable cascabelle de la Pierre Saint Martin, insinuante gouttière dont la trajectoire épouse magnifiquement celle du pauvre grottologue impuissant et résigné au bout de son fil... encore un décimètre dans ma fissure qui s'élargit un peu... puis se produit une chose bizarre et terrible : en trois secondes, les parois grises se sont évanouies, tandis que ma descente semble stoppée net, ce qui n'est qu'une illusion car le câble vibre toujours doucement. Je viens de déboucher, par le centre de la voûte, dans les ténèbres de la salle Lépineux.

Le manque subit et total de tout repère visuel, cette obscurité, ce vide qu'on devine immense, c'est le néant tangible, et j'entends encore Lépineux confesser l'épouvante dont il fut saisi en 1951 lorsqu'un ustensile

précaire l'eut introduit, premier humain, dans ce fantastique hypogée. . . Le brave Georges a bien cru, ce jour là, à l'abîme au sens étymologique le plus strict.

Très bas, à 100 mètres voyage un étrange météore qui file à grande vitesse sous mes yeux : venu de la droite, une fois, deux fois, trois, dix; puis de gauche à droite, une fois, deux, etc. Quelques instants sont nécessaires pour rétablir l'ordre des choses et me rendre à la conscience de mon propre mouvement giratoire qui se donne maintenant libre cours. Ce jeu de lucioles dans la salle Lépineux n'est autre que la lueur du bivouac, tout en bas.

Ces quelques minutes constituent le « clou » de la descente et l'une des plus fortes impressions proposées par ce gouffre dantesque. Dans le silence résonne seul à mes oreilles le crépitement agressif de la cascade sur le casque globuleux qui m'enserme les tempes. Cette obscurité, ce vide, ce silence conjugués dans leur absolu sont vraiment d'un autre monde et je savoure intensément l'auguste exception du moment. . .

Peu à peu, surgie de l'ombre se précise la masse confuse d'un chaos grandiose, je distingue maintenant d'impressionnants monolithes juchés au sommet d'une colline dont la base se perd dans la nuit. . . C'est immense, cette salle sauvage est magnifique. . .

Au terme de ce voyage irréel, après avoir frôlé un énorme rocher bien concret, je dévale, traînant mes colis au long d'une pente rapide de sable et de cailloux croulants, jusqu'au bivouac installé à l'abri d'une vaste dalle.

Un peu plus tard débutent, en manière de hors-d'œuvre les opérations de mise en place, à l'aplomb de la cheminée, du cercueil d'aluminium qui contient depuis la veille les restes de Marcel Loubens. Il convient de hisser d'une cinquantaine de mètres parmi un indescriptible chaos, celui-là même où se disloqua son corps, le lourd container que ses 140 kilogrammes rivent au sol. La tâche, pénible et délicate exige de longs et durs efforts autant de la part du treuil qui subit d'inquiétantes pointes de charges que des hommes chargés de dégager et d'orienter à chaque pas le funèbre fardeau. Enfin, après avoir déblayé une plate forme exigüe au chevet d'un grand rocher, nous y calons le cercueil qui attendra là le moment de sa remontée.

Robert Lévi ayant repris le chemin de la surface où l'appellent ses responsabilités de chef, nous demeurons à cinq : Casteret, Louis Balandraux, Delteil, Mairey et moi, autour d'un appétissant cassoulet emprunté aux vastes réserves de ces lieux ténébreux.

Le lendemain 11 août, éveillés en fanfare d'un lambeau d'opéra-comique lâché aux voûtes par Casteret, nous émergeons d'un « profond » sommeil.

Hors de la tente douillette, il fait un vilain froid hostile, et dans l'immense nef où flottent des brouillards de vagues bruits métalliques sont venus se joindre au claquement bref des gouttes d'eau s'écrasant de haut sur les dalles. Dans ce monde hors du temps, une journée d'hommes débute. Quelques uns s'étaient déjà demandé s'il n'existait pas, au delà de la colline d'éboulis dans le dôme mystérieux qui prolonge en Espagne la salle Lépineux, là où de gigantesques monolithes s'arc-boutent à des parois incertaines, quelque pertuis qui commande le cours amont de la rivière souterraine. À vrai dire, la chose avait déjà reçu un début d'exécution, en 1953, mais sans autre résultat qu'une entaille au front de Mairey, acquise au terme d'une chute mémorable.

Au matin de ce 11 août, voici toute l'équipe d'accord pour tirer sans plus attendre ladite affaire au clair.

L'entreprise était illicite et bravait l'interdit espagnol, mais nous étant avisés que les sermons sont à notre connaissance les seules choses à perdre du poids en dévalant un puits vertical de 330 mètres bien plus tortueux et semé d'embûches que la voie hiérarchique, nous partons à trois (Casteret et Delteil restant au téléphone) chercher du nouveau vers le sud...

Suivant autant que possible les parois, nous visitons au passage la petite salle au schiste noir, théâtre de l'accident de Mairey, et où apparaît, filtrant à travers un éboulis impénétrable, l'eau souterraine bue quelques mètres plus loin aux pieds de la colline de blocs. À peu de distance de cette salle, le hasard aidant, nous tenons le défaut de la cuirasse : l'ombre recule sous un porche bas, très à l'écart, et tout au bout d'une table cupulée, c'est une « boîte aux lettres » béante qui nous jette dix mètres plus bas sur une terrasse dominant une salle vaste et mystérieuse... De ces profondeurs monte une rumeur lointaine de cataracte. D'un coup, nos espérances qui, il faut dire étaient bien minces se trouvent infiniment dépassées, et nous sommes heureux.

La descente sur d'immenses dalles fracassées, (au fait, épaisses de dix mètres, les plus imposantes qui soient à la Pierre Saint Martin) est longue et hésitante, enfin, une itinéraire zigzaguant et laborieux nous dépose à l'orée d'une avenue ogivale large de trente mètres, haute en conséquence occupée par un fleuve d'éboulis sous lequel gronde la rivière. Dans ce chaos, la progression se révèle pénible, en but aux pièges sournois d'un éboulis vierge, instable, dont le précaire équilibre demande à être préjugé avant chaque pas.

Notre avenue s'est évasée en une très grosse salle où s'imposent vomis par une longue déchirure de la voûte, quelque 150.000 mètres cubes de « pianos » érigés en un cône monstrueux adossé à la paroi? Une déambulation respectueuse au flan du coteau truffé de dalles branlantes où d'aucuns retrouveront le sel des balançoires d'antan, nous amène, un peu plus loin, devant un rempart considérable barrant notre belle galerie. À 900 mètres du bivouac de la salle Lépineux, une petite salle latérale où

rutilent des coulées d'argile (salle Madeleine) et quelques excentriques plantés au revers d'une dalle marquent le terme de cette première reconnaissance. Le rivièr roule toujours sous nos pieds, et le grondement qui est devenu plus clair, éclatant même lorsqu'on s'infiltrer quelque peu sous les blocs, laisse présager un cours libre à brève échéance...

Au camp, Casteret essuie, songeur, le récit enthousiaste de la découverte et propose, alléché enfin, une expédition de longue durée pour le lendemain. L'atmosphère est à l'euphorie et les commentaires vont bon train, l'on prévoit, l'on suppose... Jusqu'où nous mènera la belle caverne ?

Après le repas du soir, Mairey se met en devoir d'incinérer les débris qui subsistent de la sépulture de Loubens, le bon toubib dispense généreusement le carburant et provoque après une tonitruante déflagration, un incendie wagnérien dont les reflets ensanglantent les voûtes, le spectacle est imposant et dégènera en une série d'explosions assourdis dont se meublent le silence tard dans la nuit.

Le 12 s'organise une véritable expédition, Casteret sera des nôtres, mais Delteil qui s'est écrasé un pouce lors de périlleuse descente du container vide restera au camp avec Vergnes dont l'arrivée personnelle, le 11 au soir, avait suivi d'une bonne dizaine de minutes celle de l'un de ses kit-bags mal arrimé que le descendeur vit soudain fuir sous lui. Cette chute de 120 mètres éparpillant du haut en bas de l'éboulis récepteur le contenu de l'infortuné colis, avait semé la terreur parmi l'équipe restant au téléphone, et c'est hanté de sombres souvenirs que Casteret avait bondi à la recherche du projectile...

C'est donc à quatre que nous nous mettons en route, assez tôt. Le parcours reconnu la veille est allègrement réemprunté grâce aux repères lumineux que nous y avons laissés, en quelques minutes nous repérons le point faible du grand rempart rocheux et retrouvons, de l'autre côté, notre galerie toujours aussi vaste et chaotique. Le bruit du torrent s'est encore amplifié tandis que nous déambulons parmi les entassements ardues de cette zone, et soudain, au détour d'un bloc énorme, apparaît, cascasant furieusement, notre mystérieux torrent. Ses eaux claires insuffleront désormais une vie active à ce couloir grandiose et pendant 500 mètres, nous monterons, parmi des dalles chues, son cours impétueux, sautant de bloc en bloc parmi l'écume, cherchant un instant parmi des diverticules secs et gypseux une voie secondaire, heureux et détendus, savourant la promenade.

Mais bientôt, les blocs font place aux moellons, puis aux graviers, le ruisseau large et calme coule maintenant dans un tunnel réduit où les voûtes s'abaissent à huit ou dix mètres, tandis que l'on peut d'un seul regard embrasser les deux murailles... La voûte baisse encore, les berges argileuses s'amenuisent puis disparaissent, abandonnant les parois polis à une plongée verticale dans une eau claire et profonde dont la température de 2,8° révélée par le thermomètre de Casteret refroidit singulièrement les

plus valeureux. Il est impossible, sans matériel flottant, de franchir cette passe. Ce matériel, il n'a hélas pas été prévu, et existerait-il que les difficultés venues d'Espagne, et plus encore le manque de temps, rendaient bien improbable son acheminement pour la poursuite de l'exploration.

Narguant notre déception, le tunnel impraticable qui oblique vers la droite à quelques dizaines de mètres nous souffle au nez son haleine glaciale. Le flux d'air est d'une telle puissance qu'il ride fortement, dans le sens même du courant la surface liquide, parlant avec éloquence d'espaces inviolés... Juchés sur un promontoire déchiqueté, avancé comme une proue au milieu de l'eau, nous supputons avec envie les prolongements inaccessibles de l'étonnante caverne.

Au terme de 1500 mètres de ce réseau amont, le gouffre prodigieux était, vierge de regards, la plus inattendue des ses pages : un peu à l'écart de la galerie, un plafond bas de 50 mètres carrés buissonne d'excentriques. Dans cet univers grandiose de roc nu et de ténèbres voici un havre de délicatesse et de fraîcheur bien inattendu. Des milliers de radicelles ténues, certaines tordant leur boucle ultime à cinquante centimètres du rocher, fleurissent en bouquets immaculés, constituant l'un des plus rares spectacles qui se puisse voir. Une forme revient souvent dans ce parterre, c'est un faisceau de bâtonnets de longueur et d'épaisseur variables, taillés dans une matière translucide et givrée que Casteret présume être l'aragonite. Ces touffes rayonnantes forment une espèce de fond continu sur lequel se détachent de grandes concrétions aux mouvements anguleux dont la perspective, vue au ras du plafond défie toute description... Casteret, l'inventeur de la Cigalère et d'Esparros, sollicité par trois paires d'yeux confirme, stupéfait, l'importance de la découverte.

Répugnant à quitter cette salle enchantée, nous passerons là, en horticulteurs passionnés, une bonne heure.

Le retour est ralenti sensiblement par l'inévitable topographie à laquelle Louis Ballandraux s'attelle avec l'autorité d'une longue habitude. Cette flânerie nous permettra de mieux admirer encore l'extraordinaire « allée de la Navarre » telle que vient de la baptiser Casteret.

Vers 18 heures, nous retrouvons le camp riche d'un nouveau pensionnaire, l'abbé Attoux qui vient de dire une messe « basse » à 350 mètres sous terre... Notre randonnée a porté à 4000 mètres le développement du système souterrain de la Pierre St Martin et donné une tournure très estimable à cette expédition 1954 si mal débutée. La nouvelle de l'exploration du réseau amont est acheminée par Casteret à la surface où elle suscite un enthousiasme sympathique, et à cette occasion, un peu plus tard, nous sablerons solennellement le... jus de pamplemousse.

Le 13 août, dernier jour de libre avant que débute la vaste opération de remontée du corps de Loubens, sera consacré à des pérégrinations dans le réseau. Louis Ballandraux et moi avons manifesté le désir de voir la partie aval du gouffre que nous connaissions ni l'un ni l'autre, mis à part la salle

Elizabeth Casteret et une partie de la grandiose salle Loubens, rapidement visitées le 12 au soir. Décider Mairey à nous guider afin d'éviter toute perte de temps fut chose aisée, le toubib, chacun le sait est « increvable », et au fil du débat, le désir lui vint de revoir la magnifique caverne. C'est ainsi que nous partons à trois, ce matin du 13 août, nantis des souhaits paternels de Casteret rivé à son téléphone, pour le terminus de -730. Et c'est en moins de douze heures que nous visiterons complètement cette théorie impressionnante d'énormes salles qui constitue la partie la plus spectaculaire de la plus ample caverne connue.

Au long de ces 2700 mètres, le chaos rocheux que nous avons connu et apprécié dans le nouveau réseau amont dépasse toute mesure et toute description. La déclivité très prononcée entraîne des exercices acrobatiques, et il nous arrive souvent, parvenus au sommet de quelque monolithe, d'avoir à rebrousser chemin à la recherche d'une voie moins aérienne. Les traîtres parpaings branlants et les dalles humides qui jalonnent le parcours sont à l'origine de quelques retentissants jurons dont retentissent les hautes voûtes. Ces voûtes, elle culminent à 40 ou 50 mètres, et seul, l'éclat du magnésium est à même de révéler l'auguste beauté de leur plein-cintre. Elles rabattent en amplifiant le fracas du torrent qui nous accompagne depuis l'orée du « grand tunnel », au plus bas de la salle Marcel Loubens, où il surgit, libre, de l'éboulis. L'eau vivante, dont le rythme nous gagne peu à peu, cascade dans une gorge très ouverte et chaotique au beau milieu de l'énorme galerie, éclaboussant d'écume, dans un rumeur d'océan, les grandes roches bigarrées.

Juste à l'extrémité du « grand tunnel », peu après avoir doublé un grand vaisseau de calcite érigé au milieu du courant, l'escalade délicate d'une mauvaise paroi croulante, haute de cinquante mètres et sous laquelle disparaît le torrent, nous mène au sommet de la « grande barrière », qui avait marqué, en 1953, au seuil de la salle Queffélec, le terme amer de la reconnaissance de l'équipe A. De cette haute position, l'on découvre, surgis de l'ombre parmi les crépitements des torches, de vertigineux entassements, dont les ombres tranchées net soulignent le hérissément, et qui s'en vont mourir, très bas, là où la nuit reprend ses droits... tandis que les volutes épaisses de la fumée montent, montent, dans de lourdes ténèbres, vers d'improbables voûtes... l'une des grandes visions de la Pierre Saint-Martin.

Beaucoup plus loin, au fond de la salle « Adélie » le torrent étranglé s'effondre de plusieurs mètres dans une vasque profonde et nous oblige à de longues recherches, malgré l'aide de Mairey, pour identifier, dans un chaos complet la voie compliquée qui contourne l'obstacle. Nous fuirons enfin le fracas assourdissant de cette cataracte par une curieuse galerie latérale, sans eau, qui aboutit à un bassin noir. Une banquette exiguë de calcite nous voit agrippés, au ras du plafond, dans une tornade d'air glacé, pour franchir ce goulet... De l'autre côté, à nouveau, tout est obscur et

vide.

Une à une, les salles énormes ont vu céder, devant les torches aveuglantes, une partie de leurs ténèbres, derrière nous, les chaos sont retournés à leur nuit, la salle « Chevalier » enfin, taillée aux dimensions de la nef de Notre-dame, voit trébucher, de « scotch » en scotch notre débile trio, tout au long de ses 200 mètres en forte pente, jusqu'à un couloir étroit où l'eau hurle dans une profonde fissure de calcaire sombre. Quelques exercices variés dans ce couloir à vif, et sans préambule, nous sommes arrivés sur un balcon qui est environné de néant... Plus de voûte, plus de parois, un évasement géant... à nos pieds, à l'extrémité d'une grande dalle pentue, c'est le vide, la plongée verticale dans une tourbillon d'abîme où choit, là bas vers la gauche, avec des clameurs embuées, notre rivière libérée. La brume qui monte apporte les grondements atténués de l'eau écrasée, très bas. Le spectacle est hallucinant, et l'on réalise, devant tant de vide, le singulier marasme où se virent plongés, sur cette même plateforme, les découvreurs de 1953, persuadés d'émerger, par une sombre nuit, quelque part dans les falaises de d'Arphidia.

L'échelle colle, durant cinquante mètres à une lugubre paroi de marbre noir toute ruisselante et confortablement « pourrie », une marmite polie, au pied de ce mur montre que l'eau emprunte aussi cette voie dans les débâcles saisonnières, et cette évocation, dans un tel cadre, ne manque pas de poids. Un éboulis digne des précédents nous reçoit, toute direction perdue dans un labyrinthe de dalles démesurées mais le chemin de la plus grande pente (et Dieu sait quelle pente !) dépose bientôt notre trio aux mollets raidis de fatigue devant une plage horizontale de blocs polis, puis de galets de micaschiste multicolores qui s'étend, vaste croissant dont les cornes se perdent dans la nuit, jusqu'au pied d'une muraille à pic de cent mètres qui clôt abruptement cette salle sans égale. L'altimètre accuse 100 mètres de dénivellation depuis le balcon et 354 mètres depuis le camp de la salle Lépineux, ce qui donne au gouffre une profondeur totale de 730 mètres. Certains ont contesté ce chiffre, pour moi, il me plait et l'utilisation de la septième centaine, encore inusité pour un gouffre, me paraît convenir à celui-ci unique en son genre !

Notre torrent exécute dans cette salle de la « Verna » son ultime convulsion et y disparaît, à travers blocs, pour s'en aller, roulant sous des voûtes inconnues jusqu'à la cassure de Kakouetta, où, par de multiples bouches jaillit l'eau espagnole.

Nous nous attarderons délicieusement dans cette nef prodigieuse, immensément vide, où circulent des vents troublants, sans en approcher les limites. Tous, nous en conserverons des impressions aussi peu souterraines que possible et passablement confuses, mais qui constituent notre plus grand souvenir souterrain. Au retour, et pour la quatrième fois, pour Mairey la dixième, nous nous égarons dans la noble salle Elizabeth Casteret, rotonde géante et silencieuse toujours bariolée de scotchs inutiles

et trompeurs, dont le flanc recèle, quelque part derrière un bloc, la mince échelle qui mène à la salle Lépineux. Pendant notre croisière, le camp, où nous savourons un peu d'intimité retrouvée, s'est peuplé d'un nouveau arrivant : Brosset, qui fut l'ami de Loubens, et qui a tenu à prêter la main à l'ascension du cercueil.

Remontée du corps de Marcel Loubens

Une grande partie de la journée du 14 août est consacrée aux préparatifs de l'opération. Le lourd cercueil de métal emplît de sa présence toute la caverne et pèse sur notre vie ici par les promesses redoutables de son ascension, il faut rompre cette hantise et agir, essayer. . . Le jour J est arrivé, les « troupes » sont en place, la chose peut enfin démarrer. Après bien des tâtonnements, ordres et contre-ordres, après quelques faux départs stoppés par une brusque recrudescence des éléments déchaînés depuis cinq jours, ou une quelconque pièce du treuil à vérifier, à 17h30, le container peut enfin s'élever, lentement, sous les yeux anxieux de Ballandraux et de Brosset, demeurés seuls au camp.

Le coup d'envoi donné, toute la mécanique conçue et dirigée par Lépineux s'est mise en branle. Pendant qu'à la surface, l'équipe au grand complet, tassée tant bien que mal sous une bâche insuffisante et livrée aux rafales glaciales, se prépare à de rudes efforts, Bidegain et Rossini sont descendus jusqu'à -80 où ils ont commencé l'installation des dispositifs prévus pour cette plate-forme. Lépineux, dont le « calme olympien » contraste avec l'agitation générale, s'est fait déposer sur l'étroit balcon de -213 où je l'ai rejoint venant du fond. A cet étage, nous avons œuvré pendant près de deux heures pour installer au moyen de pitons posés deux jours auparavant par Labeyrie, l'un des systèmes destinés à écarter dans la mesure du possible, le container des parois accidentées du puits, et à faciliter le passage des surplombs importants de -80 et -213. Les essais acrobatiques auxquels nous nous étions livrés alors s'étaient révélés très satisfaisants.

Jusqu'aux voûtes de la salle Lépineux, le treuil hisse avec facilité les 150 kg du fardeau. Ce premier succès, bien partiel, suscite heureusement quelques détentes car une forte proportion de l'équipe s'était formellement opposée à la remontée, et au dernier moment, Casteret avait même exprimé et rendu public, peut-être prématurément, de très sombres pronostics. Il ne peut être question d'analyser ici l'enchaînement des circonstances qui ont amené la réalisation d'un projet que tout s'accordait à rendre caduc, il suffit de souligner l'opiniâtreté et le courage de quelques uns des « Piliers » de l'équipe qui, malgré toutes les bonnes et logiques raisons de ne pas entreprendre l'opération, s'étaient tenus au sens humain de ce véritable rapatriement. Pour nous, spéléologues, Loubens avait mé-

rité et eût souhaité cette sépulture d'une incomparable grandeur, mais on ne laisse pas un corps au champ de bataille, on n'abandonne pas un cadavre raidi à une paroi glacée sans avoir tout fait, tout tenté. Et puis, il fallait remonter Marcel, il fallait dissiper ce malaise et arracher au gouffre cette présence, ce gisant puissant comme un remord, la tragédie ne pouvait entrer dans le passé qu'à cette condition, et pas seulement pour ceux qui l'avaient vécue. L'entreprise a été froidement envisagée, aussi froidement exécutée, et ses résultats doivent peu à la chance, ceci, il fallait le dire.

Le lourd cercueil s'est engagé maintenant dans la cheminée proprement dite, depuis -213, nous l'entendons racler la roche en dépit de la poutrelle qui doit l'en éloigner. Le câble tendu en diagonale vibre doucement, à quelques mètres de nous. Le puits s'est peu à peu de brouillard comme cela se produit parfois au crépuscule, le phénomène affectant également la salle Lépineux. Cette brume que nous jugeons funèbre ajoute encore à l'étrangeté du moment et fait partie de la mise en scène de l'extraordinaire « spectacle » que nous avons l'impression de jouer.

Les raclements se rapprochent peu à peu, de la surface nous arrivent par téléphone des cotes précises qui nous indiquent la position exacte du container : 225... 220... 218... 217... 216... 215... Stop ! Nous y voici, émergeant du brouillard comme aune apparition, le container est là... Lépineux, couché au dessus du vide, maintient de tout son poids le pied de la poutrelle dont je vais guider la course... Un élan du treuil, quelques secondes d'une bataille acharnée et confuse, et le cercueil se couche sagement sur la plate-forme. Tout s'est passé comme prévu, la première manche est gagnée.

Peu après, Lépineux s'accroche à l'extrémité du filin qui lui a été réexpédiée avec mille peines et s'envole, me souhaitant bon séjour, à destination de la plate-forme de -80 où la même manœuvre se déroulera.

Après quelques heures animées par le seul cliquetis des pierres de toutes tailles qui choient sans arrêt dans le puits, apparaît à nouveau l'obus terminal du câble. Je fixe le double mousqueton dans l'ogive du container et annonce au téléphone que tout est paré, lorsque me parvient, dans l'écouteur, la voix de Casteret qui s'adresse à tous et demande à cette heure anniversaire de la mort de Marcel Loubens, que soit observée une minute de silence en hommage à sa mémoire... Sur cette mince plate-forme perdue dans l'énorme abîme, en tête à tête avec ce cercueil qui rend un bruit mat sous les cascates qui déferlent sans désemparer, je vis, en communion de pensée avec tous les camarades qui œuvrent à la même tâche, une minute peu commune et extrêmement dense.

Vers 22h15, le container quitte –213 et s'élève sans à coup au long du mur lisse qui domine la plate-forme. Pendant quelques minutes je distingue l'ovale de sa base, puis bientôt, tout se perd dans les ténèbres. Je dois maintenant m'armer de patience et me protéger des pierres arrachées à la paroi qui pleuvent déjà sur ma banquette, un petit surplomb humide m'offre cette protection du reste parfaitement illusoire en cas de ricochet ou de gros bloc. Au plus creux de cet abri, un précieux butane me permettra de lutter contre l'atmosphère glaciale du gouffre. Là-haut l'ascension du cercueil, dont je suis la progression grâce aux indications données au téléphone par Queffélec, se poursuit normalement accompagnée de grincements et de chocs. Il est 22h 30, après quelques chocs impressionnants, un grand bruit de tôles froissées emplit le gouffre... Cela se corse ! Le treuil s'arrête et j'entends Queffélec ordonner la marche arrière... des bruits imprécis, des frottements rudes escortent quelques bons parpaings qui derechef viennent s'aplatir sur ma dunette... Le treuil repart, à nouveau de gros chocs... Puis le silence... Là-haut, Queffélec, d'une voix blanche épelle les tensions croissantes du câble... 800... 900... 1000... 1100... Stop ! Marche arrière... Plusieurs manœuvres de ce genre dispensent l'angoisse à tous les étages et démontrent l'inanité de cette méthode : le cercueil est coincé, et bien coincé, sous l'un des petits surplombs qui existent vers –160... Il faut aller le décrocher. Bidegain, de –80 va descendre à l'auto-élévateur, il est de nous le mieux familiarisé avec cet engin d'un maniement pénible, et sa puissance musculaire lui permet d'entreprendre, sans trop de risques, cette descente de 80 mètres pratiquement à la force des bras seuls. Bientôt, en effet le cliquetis de l'appareil résonne très haut, au dessus de moi, et pendant des heures, ce bruit métallique peuplera ma veille transie, car au cours de mon ascension à la plate-forme, j'ai été arrosé « à mort » par la cascade en crue, les douches de –213 ont parfait le travail, et depuis six heures, mes vêtements gorgés de plusieurs kilos d'eau m'ont singulièrement rafraîchi. Il faut tenir malgré tout car, sauf complications, je suis là pour une dizaine d'heures encore. Je m'organise donc au mieux et attends la suite des événements en la compagnie quelque peu tyrannique du téléphone qui m'apporte pendant cet « entr'acte » la voix des camarades qui, là haut, sont aux prises avec une mémorable tempête... À chacun son lot.

Après une heure et demi, José a atteint le cercueil, il commence alors la remontée, dégageant sans cesse de la paroi accidentée le funèbre fardeau qui l'écrase et paralyse ses mouvements, c'est très dur, toutes ses énergies centrées sur son rude labeur, il avouait plus tard n'avoir pas pensé une seconde à la chute possible, au cas où le câble du treuil fût venu à cisailler, quelque part au long de cet hectomètre et demi de puits tortueux, le câble fixe de l'auto-élévateur plus mince.

Après une éternité, semble t-il, la litanie grinçante qui s'est insensiblement éloignée, cesse, des conversations animées, des ordres hurlés me

parviennent dans le puits, assortis d'une avalanche de grosses pierres. Peu après, le téléphone annonce que la manœuvre de -80 a réussi malgré de grosses difficultés dues à la configuration peu favorable de la plate-forme. Un silence pesant s'établit, la seconde manche gagnée de justesse, chacun « récupère » . Je profite de cette accalmie dans les chutes de pierres pour prendre soin de ma lanterne qui défaille faute de carburant et réchauffer sur le butane un mastic infâme qui se veut compote de pommes et qui défie tout déglutition, c'est là cependant une source de précieuses calories, et vu les circonstances, c'est tout ce que je lui demande.

Mon tour de remontée est maintenant arrivé, mais quatre heures encore sont nécessaires pour m'acheminer depuis -80 l'extrémité du câble, l'obus terminal se coince partout et je dois effectuer, pour le dégager, quelques dizaines de dangereux entrechats suspendus au filin de rappel. La remontée ultime est sans histoire mais dans les brumes d'un état un peu déficient, je me souviens avoir puérilement consolidé, au moyen de mon « huit » de corde le harnais de nylon, craignant une rupture (bien improbable) de cet excellent agrès.

J'émerge enfin, après cinq jours passés sous terre, hors du gouffre de la Pierre Saint Martin, accueilli par des silhouettes encapuchonnées et transies, mais combien lumineux m'apparaît, par contraste, le petit matin gris et pluvieux de ce 14 août.

Pour les derniers 80 mètres, en dépit de toutes supplications, José s'attelle une fois encore au convoi du container. Pendant deux heures, il œuvrera comme un damné dans cette portion du puits hérissée de difficultés. Ballotté, écrasé par sa charge, au dessus de 300 mètres de vide, il lutte. Le souvenir ému de cette tragédie restera longtemps dans nos mémoires : l'entrain du départ, masquant une appréhension certaine, les plaisanteries et les chants, puis petit à petit un laconisme lourd, enfin, les marques fatales dans la voix de l'épuisement extrême. Personne, ni en surface ni à -80 ne peut l'aider, et il le sait. Dans le haut-parleur, ses halètements pressés et impatients sont couverts par le furieux vacarme de l'appareil ponctué des sourds grondements du cercueil contre les parois, en une tragique orchestration. Enfin, hissé, porté, arraché littéralement au gouffre, la défaillance nerveuse, la machine qui lâche, alors lentement, auprès de cet homme abattu, émerge le container... Rien n'y manque, devoir rempli, promesse tenue, la quatrième expédition à la Pierre Saint Martin s'achève comme une pièce bien écrite et, les chandelles éteintes, rien ne subsistera de la tragédie hors du souvenir de ceux qui y étaient.

Le lendemain, Gérard Lorriaux descendait à -213 et, après avoir vainement appelé, poursuivait sa descente et trouvait Ballandraux et Brosset profondément endormis sous leur tente, se souciant du téléphone comme d'une guigne. André laisse le même jour s'en aller récupérer la matériel abandonné aux divers étages du puits, mettant le point final à l'expédition 1954. Rendu à son silence, le gouffre de la Pierre Saint Martin ne conser-

vait que des traces du pitoyable drame de 1952.